

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 52

Artikel: Une gaffe d'Alphonse Allais
Autor: Ferco
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Les types de chez nous.

JULON

QUAND j'étais enfant, on voyait souvent arriver au village un vieux à cascàmèche, un petit vieux tout voulté. Il allait à pas menus, furetant à gauche, à droite de ses petits yeux brillants dans une face au nez aquilin, imberbe et ridée.

C'était Julon.

Il venait livrer une pelle à rabler, des tabourets. Il s'intitulait pompeusement fabricant de bateaux. Il faisait aussi des canapés, qu'il vendait à l'ocre rouge; il les vendait dix-huit francs. C'était un vrai « gâta-bou ».

— Julon ! Julon ! tes millions !...

Et toute une marmaille de gamins le suivaient en lui piaillant aux oreilles :

— Julon ! Julon ! tes millions !... Il va chez le juge de paix, paries-tu ?

Ça ne manquait pas. En remontant le village, Julon s'arrêtait toujours chez le juge.

Julon était encore un de ces mi-fous à qui de mauvais plaisants en avaient fait accroire. Il se figurait qu'il était millionnaire et était persuadé que quelqu'un l'avait dépossédé de son héritage.

Il racontait son histoire à qui voulait l'entendre, en rabattait même les oreilles des gens.

— ...Ces Joubiaux et ces Rapabaux, ces larçons, ces coquins, ces fripons ! Ils m'ont... robé mon héritage ! Ah ! malheur ! s'exclamait-il, le poing tendu vers ses voleurs imaginaires.

Cette explosion de colère contenue passée, il narrait, calmé :

— ...Tiens, m'n ami, il arrive un jour à la poste un pli. Là, un gros pli, un pli jaune, cacheté, et adressé à Jules Bochaz, fabricant de bateaux, Les Frasses, canton de Vaud, Suisse. Tu entends bien, m'n ami : Jules Bochaz, fabricant de bateaux, Les... Ça venait des Amériques. C'est bien moi, Jules Bochaz, fabricant de..., hein ? L'adresse y était bel et bien... Eh ben, c'te poison de facteur porte la lettre chez Jules Bochaz, à l'autre bout du village... Et sais-tu ce qu'il y avait dans ce pli, m'n ami ? Non... Eh bien ! il y avait des titres pour trois millions... Trois millions... tu entends bien, trois millions... ! Ils m'ont... robé mes millions et puis les glaciers aussi. Elles me venaient les glaciers ; elles sont à moi.

Et il montrait du doigt les vastes bâtiments pour l'exploitation de la glace, installés au bord du lac.

— Il te faut porter plainte au juge de paix, mon pauvre Julon.

— Le juge de paix ! J'y suis allé plus de mille fois ! Mais il est de mèche avec eux, le juge !... Mais attends, m'n ami, je veux écrire à Berne... J'y retourne de ce pas, chez le juge.

Les farceurs se tordaient et Julon entra chez M. Elie, après s'être râclé les pieds sur le perron, en hochant du chef d'un air menaçant.

Chez le juge, pour la centième fois, se répétait la même scène, subie avec une patiente pitié par le brave magistrat.

— Tu viens pour tes millions, Julon ?

— Mon bon monsieur Elie ! Ils me les ont robés. Justice ! Justice ! monsieur Elie...

— Eh bien, proposait au bout d'un moment le malicieux juge de paix, de son ton doctoral. Eh bien, pour tout arranger, voilà ce qu'on va faire : on partage ; tu gardes deux millions et tu m'en laisses un. C'est dit ?

Mais l'autre, entêté dans son idée :

— T'in-ta, m'n ami, t'es tarifié ; tu n'peux pas réclamer plus qu' n' t'est dû !

Finalement, quand les récriminations avaient assez duré, M. le juge mettait Julon à la porte. Notre mi-fou sortait, rouge, furieux, en oriant jusque dans la rue :

— Je veux écrire à Berne ! Je veux écrire à Berne !

Puis il entra à l'Hôtel de Ville, y noyait son dépit dans moult verres de goutte, et racontait son histoire dix fois, vingt fois ; il voulait son argent...

* *

A l'heure de la mort, Julon se croyait encore millionnaire !

Cyprien.

ELLE DANSE AVEC UN AUTRE

ELLE danse terminée, nous étions restés debout au milieu du salon. Elle avait pris pour moi cette attitude que j'aime, la hanche un peu déjetée, tout le poids du corps sur une jambe, l'autre un peu repliée, le pied reposant sur la pointe ; et ce joli mouvement des épaules et de la nuque pour rétablir l'équilibre.

Nous cautions, semblables à tous ceux qui nous entouraient, indistincts au milieu d'indifférents, et, protégée par notre apparence banale, je goûtais intensément la joie de sentir notre intimité inviolable. Nos propos, tout mondains et banals, recouvraient d'immenses profondeurs de sous-entendue tendresse.

Il est alors venu l'inviter. Pénétrant brusquement dans notre monde, il a rompu le charme tenu qui nous retenait l'un à l'autre. Il a profité des conventions mondaines pour la forcer à me trahir. Elle a accepté et, dès cet instant, j'ai cru sentir entre eux une criminelle complicité. Elle m'a remis son petit sac et son écharpe avec la même indifférence que si elle les avait posés sur un meuble. Elle m'a laissé, inutile dès lors, replonger d'un seul coup dans l'exaspérant sentiment de notre indépendance réciproque.

Jazz. Vieux cliché à la mode au cinéma...

L'immobilité poignante, de la douleur perdue dans une foule ivre de rythme et de mouvement ; un rictus de détresse au milieu de masques hilares ; un sentiment d'irréparable désolation au milieu de l'indifférence d'autrui.

Le bal est subitement vide.

Que faire, dès lors, si ce n'est attendre le moment où, dans la nuit déjà claire, je la ramènerai chez elle ? Le charme est rompu, bien fort qui le renouera. J'erre devant le buffet. Je bois un verre de porto fade. J'enfonces les dents dans l'épaisseur éœurante d'un petit four...

Elle danse avec un autre ! Je sens, sa main dans celle d'un autre, sa jambe contre celle d'un autre, ses seins contre la poitrine d'un autre. Ce n'est plus une danse qu'elle fait, c'est un rapt auquel elle consent. Elle consent. L'obéissance qu'elle montre à suivre les intentions de son danseur, cette grâce qu'elle a dans ses inflexions de nuque et de taille, selon la musique qu'on joue pour eux deux, cette conversation dont je me sens exclu, me semblent une trahison contre laquelle tout ce qu'il y a de naturel en moi se révolte, et se brise sur les intangibles lois de la société polie. Tous les couples enlacés qui dansent au son d'une musique brutalement charnelle profitent de ces conventions mondaines qui veulent que, pour la maîtresse de maison, être aimable, ce soit bien remplir son rôle d'entremetteuse.

Je vais à travers les salons, mon écharpe sur l'épaule, son petit sac à la main. On commence à me regarder en souriant. Me cacher... J'ai trouvé ce coin solitaire, dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où, à demi caché par un rideau, je puis suivre à loisir les causes de ma douleur, les amplifier et laisser naître en moi une désespérance intéressante et flateuse. Je me mets à organiser ma souffrance, à entourer mon rôle de toute une mise en scène.

Ce que je voulais arrive : la danse terminée, tout en causant avec son danseur, elle me cherche des yeux. Mais je suis bien caché. Je la force ainsi à accepter de danser la suivante et à jouer le rôle de la perfidie, pour corser mon succès vis-à-vis de moi-même. Je suis exactement une victime. Une victime de cette société dont elle profite pour m'être infidèle ; de cette société qui lui mettra à la bouche, si je lui fais des repro-

ches, cette petite phrase cruelle et essentiellement mondaine : « Tu es ridicule ». Je suis ridicule, c'est vrai, mais c'est sa faute et je m'en venge. Je veux qu'à son tour elle connaisse ce dont je souffre. J'agis exactement comme il me ferait mal qu'elle agisse, et son indifférence, qui est peut-être jouée, m'exaspère comme la marque de l'inefficacité de ma vengeance.

Maintenant, j'en ai assez ! Je veux rentrer chez moi, oublier, me retrouver tel que j'étais avant cette soirée ! Mais je ne peux la laisser seule ici, à la merci du premier venu. Son petit sac et son écharpe qu'elle m'a laissés sont comme une marque d'une confiance qu'elle a en moi, qui m'exaspère et qui m'enchant. Je constate mon esclavage et ma révolte ne va pas plus loin. Elle m'a attaché à sa suite et elle me laisse seul...

Pour manifester mon indépendance, mais sans oser sortir des limites du permis, je saute par la fenêtre dans le jardin.

La nuit m'accueille. Par la fente de mon plastron, un vent doux me rafraîchit. Un jet d'eau se vaporise dans ma figure... J'ai mis les mains dans mes poches, je baisse la tête et je marche à pas lents. Peu à peu, ma douleur devient plus feinte. A regret, je la sens fondre, à mesure que, dans ce jardin, j'oublie le salon. Des couples avides de solitude peuplent les bosquets. Le vent dans les branches fait un bruit de friture. Le réverbère joue à la lune sur les feuillages. Tout est blanc, noir et gris, sauf le violet du ciel. Je lève la tête. Je me couche sur le gazon, des étoiles pleines les yeux. Je me sens plein d'une mélancolie très douce. Je respire, je retrouve.

L'orchestre a attaqué un tango. Soutenu par le souffle violent de l'accordéon, le violon s'élève, décrivant à mes oreilles une phrase si articulée, si humainement vocale qu'inconsciemment j'y accroche des paroles et que, suivant le rythme, les soupirs et les sanglots de la musique, j'improviser un chant triste et simple qui exprime si bien mes sentiments que je tombe peu à peu dans une extase délicieuse.

Que m'importe, dès lors, qu'elle danse avec un autre, puisque rien ne m'a empêché de la retrouver dans le jardin.

André Gilliard.

UNE GAFFE D'ALPHONSE ALLAIS

UN gros entrepreneur en travaux publics, ayant pour ami l'insouciant Alphonse Allais, avait invité ce bon auteur gai à venir passer chez lui quelques jours en Seine-et-Oise...

— Tu sais, mon vieux, lui dit-il, tu sais quelle est mon admiration pour ton esprit si fertile en trouvailles ! Nous allons aller sur mes chantiers, faire le tour du propriétaire. Si jamais tu vois des modifications à suggérer, des règlements à modifier, des initiatives à prendre, ne te gêne pas. Je te donne carte blanche. Un conseiller de ta valeur est une aubaine, et je suis bien certain de n'avoir qu'à me féliciter de tout ce que tu voudras bien nous inspirer.

Alphonse Allais, sans répondre autrement que par un fin sourire, tira de sa pipe une douce bouffée qu'il exhala en petit nuage bleuâtre.

Quand ils furent tous deux sur les chantiers, Alphonse Allais se laissait expliquer tous les travaux qu'il voyait exécuter. Parfois, il posait des questions pour éclaircir certains points :

— Celui-ci, combien gagne-t-il par jour ?... Et celui-là ?... Est-ce qu'il y a des paresseux ? En somme, tu es content de tes équipes ?... etc., etc.

L'industriel tint à présenter Alphonse Allais à l'économiste, puis à plusieurs contremaîtres, devant lesquels il renouvela son admiration pour l'intelligence de son ami, en répétant :

— Nous n'aurons, j'en suis sûr, qu'à nous féliciter de tout ce qu'il vaudra nous inspirer.

Peu après, tandis qu'ils parcouraient un terrain où de nombreux ouvriers étaient occupés à la confection de conduites en ciment, un chauffeur s'approcha du patron et lui dit quelques mots :

— Mon vieux, excuse-moi de te laisser un ins-

tant, dit l'industriel à Alphonse Allais. Une livraison à vérifier qui ne t'intéresserait pas. Continue ta promenade, je te retrouverai dans ces parages.

Resté seul, l'auteur des *Oeuvres Anthumes* fut machinalement attiré vers un groupe composé de quatre hommes. Trois s'acharnaient à un travail difficile, tandis que le quatrième, un grand mince, la casquette sur une oreille, se contentait de plaisanter, en allumant une cigarette qu'il se mit à fumer, assis nonchalamment sur un tas de sable, sans plus songer à prendre en main son outil...

Révolté par l'attitude de cet homme, alors que les autres trimaient courageusement, Alphonse Allais, fort de la mission que l'industriel lui avait confiée, se sentit à ce moment l'âme d'un justicier. Il s'avança, et, face à face avec le paresseux, d'un ton calme :

— Suivez-moi, dit-il.

L'homme obéit, se laissant conduire à la caisse de l'économat.

— Veuillez payer à Monsieur le montant de trois journées, dit gravement Alphonse Allais.

— Combien gagnez-vous par jour ? dit à l'homme le caissier ahuri. Et votre nom ?

— Trente-cinq francs. Je m'appelle Dupotard.

Le compte fut rapidement réglé.

A son retour, l'industriel trouva Allais tout réjoui.

— Tu vas sans doute me féliciter, lui dit aussitôt celui-ci. Je t'ai débarrassé d'un flemmard numéro un. Tu m'avais bien déclaré, n'est-ce pas, que lorsqu'un ouvrier n'était bon à rien, tu le remerciais en lui faisant payer trois jours ?

— En effet, en effet... Ah ! tu... Comment se nomme-t-il ?

— Dupotard.

— Dupotard ? Je ne crois pas avoir... A moins que... Je cours me renseigner.

L'industriel eut vite appris que celui qui venait de bénéficier de 105 fr. n'avait jamais fait partie de son personnel : en quête de travail, c'était un chômeur venu musarder chez lui.

— Vite, tâchez de me retrouver cet homme sur la route, et nous allons l'embaucher ! dit-il au caissier.

Le Dupotard était un bon ouvrier. La gaffe d'Alphonse Allais ne fut donc mauvaise pour personne. *Ferco.*

Les petites rosseries. — Lui (pendant la valse). — Pourquoi avez-vous tant hésité à m'accorder cette valse ?

Elle. — Oh ! monsieur, c'est que, pardonnez-moi ma franchise, je suis très difficile sur mes danseurs.

Lui. — Et moi, mademoiselle, vous ne m'en voudrez pas de vous dire que je ne suis pas difficile du tout sur mes danseuses...



LE REMPLAÇANT

Jules revint tôt après le licenciement. Tout d'abord, il alla dire un rapide bonjour à sa maman qui demeurerait à Monnaz, et le samedi soir déjà il arriva par le train de six heures vingt. Les gens le virent traverser le village, tout pressé d'aller retrouver ses patrons et montrer à Aloyse comme il avait pris bonne mine au service, et comme il était devenu viril et plein d'assurance devant les demoiselles. C'était juste la tombée de la nuit, et comme les gens revenaient du travail, il entendit des salutations aimables, des plaisanteries, et même des compliments. Il riait, répondait en deux mots et poursuivait vite son chemin. Ce fut le vieux François qui gâta son retour.

— Tu es plus pressé de les revoir qu'eux de te revoir, mon garçon, dit-il.

Et comme Jules le regardait sans répondre, il continua :

— Tu es trop bien remplacé, ils n'ont pas envie que tu reviennes.

Et comme Jules persistait à le regarder, en silence, il continua :

— Tu as beau être un joli militaire, tu n'es quand même pas si beau garçon que l'autre, pas aussi costaud non plus.

— Je m'en fiche, dit Jules, on est comme on peut.

Il continua son chemin, alluma une cigarette pour parfaire son aspect viril, et redressa la tête. Mais décidément, ce n'était plus la même chose.

Faut-il que j'aie rencontré ce vilain merle, songait-il, pouète bête, va, il est comme les chèvres, s'il ne fait pas du mal, il y pense.

Non, il ne croyait pas ce que ce vieux mal-faisant avait voulu insinuer, mais il avait perdu sa belle allure de conquérant et au lieu de regarder droit devant lui, ou de côté et d'autre pour voir à quoi en étaient les cultures, il regardait à ses pieds, comme s'il voulait compter les fourmis courant au travers de la route.

Dans la cour, il trouva le patron seul, en train de graisser un char.

— Ah ! bon, dit-il, voilà Jules... Ça va ?... Tu as bonne mine... Tu n'es pas encore colonel ?... Va t'annoncer aux femmes, qu'elles te fassent un lit ; on ne savait pas si tu viendrais aujourd'hui ou demain.

A tort ou à raison, Jules trouva que le patron avait l'air un peu contraint et ne le regardait pas d'un bon œil. Il entra dans la cuisine. La patronne, debout près du fourneau, se retourna. Il joignit les talons et porta la main à son bonnet de police.

— Ah ! c'est Jules !... Eh ! mon té, on ne vous attendait pas ce soir. Vous auriez pu écrire un mot qu'on sache à quoi s'en tenir, on n'était pas plus sûr que ça de vous voir revenir... Alors, ça va ?... Vous n'avez pas eu trop froid par là-bas ?

Jules regardait la porte par laquelle allait entrer Aloyse, dont il entendait la voix dans le corridor. Quoique d'esprit un peu lourd, il n'eut pas besoin de longues réflexions pour s'apercevoir que d'elle non plus il n'était pas attendu avec impatience. Deux secondes, elle resta figée sur le seuil, le visage un peu crispé, sans même penser à sourire.

— Ah ! dit-elle enfin, c'est Jules... Il faut que j'aie mis des draps à votre lit. On croyait que vous ne vouliez pas revenir.

— Ma foi... Je croyais que je n'avais pas besoin d'écrire, que c'était une affaire en règle, que je n'avais pas besoin d'écrire... Enfin, naturellement...

Le pauvre Jules ne savait trop que dire. Il s'était attendu à un autre accueil. Il se sentait tout désemparé, tortillé dans ses mains son bonnet de police, et se demandait si quelqu'un avait dit du mal de lui. Mais à table, quand il vit comme son remplaçant avait bonne façon, comme il avait de bonnes manières et comme Aloyse le regardait, il comprit tout. Devant tant de supériorité, il n'y avait qu'à s'effacer.

— Patron, dit-il après souper, j'ai réfléchi, il vaut mieux que je m'en aille. Ma mère aimerait que je me rapproche d'elle, rapport à ce qu'elle est vieille. Et puis elle a dans l'idée que je peux gagner dix francs de plus.

— Dix francs de plus, dit le patron sèche-ment ; si tu crois que c'est comme ça que ça va par le temps qui court... Enfin, si tu trouves un patron qui te les donne, tant mieux pour toi, je ne te retiens pas.

— Alors, je vais emballer mes frusques ; vous me prêterez bien le char.

— Pas ce soir, dit la patronne, Alice va vous faire votre lit.

— Oui, dit Aloyse rassurée et radoucie.

Lestement, les draps sur le bras, elle monta dans la chambre des garçons, une grande chambre carrelée où il y avait deux lits. Hector, justement, s'y trouvait.

— Ça fait que, dit-il, c'est Jules qui reste.

— Parait pas, dit Aloyse, d'un ton de fausse indifférence. Il vient de dire qu'il aime mieux s'en aller.

Ils échangèrent un sourire. Hector n'en revenait pas de sa chance et voulait des détails ;

mais Aloyse paraissait peu désireuse d'en donner, et un peu gênée. Plus tard, quand Hector monta se coucher, Jules, d'un air perplexe, était debout devant son armoire ouverte et regardait ses blouses, son complet du dimanche et ses salopettes.

— Je ne me rappelais pas que j'avais tant de fourbi, où est-ce que je vais fourrer tout ça ?

Quelle chose de découragé dans son ton frappa Hector.

— Tu t'en vas ? Pourquoi ? fit-il.

Jules prit ensemble quelques chemises et une paire de gros souliers à clous qu'il jeta au fond de la malle.

— Je vois, dit-il entre ses dents, que je suis de trop par là.

Hector rougit violemment.

— Ça fait que ton idée, c'était de rester.

— Oh ! ça ne me fait rien de m'en aller, je veux assez me caser ailleurs.

Hector ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait. Cette maison-bien tenue, ces gens honnêtes, et puis Aloyse... Aloyse... Oui, mais il y avait aussi la conscience... Ce Jules, on ne devait pas lui prendre sa place, c'était malhonnête.

— Ecoute-voir, fit-il, moi, je n'y tiens pas à rester ici ; j'avais plutôt l'idée d'aller apprendre l'allemand pour entrer au chemin de fer. Si je reste ici, ce ne sera jamais que pour un mois ou deux, après tout, autant partir tout de suite.

— Ah ! dit Jules, si c'est comme ça...

Hector, déjà, prenait sa valise et la bourrait de chaussettes et de mouchoirs de poche.

— Mais tu ne files pas comme ça tout de suite ?

— Oui, j'aime mieux... Ça donnerait des ci et des ça. Le patron m'a réglé ce matin. Ça fait que, adieu je t'ai vu, tu les salueras bien de ma part.

Une demi-heure plus tard, la porte d'entrée claquait derrière lui.

Son sacrifice, d'ailleurs, ne servit à rien. Jules ne retrouva pas son prestige. Il ne faisait plus rien à l'idée du patron ; il était devenu flemmard au service... Et ceci, et cela. Et, pendant quelque temps, Aloyse pleura tous les jours et plus jamais ne lui sourit. *L. Musy.*

Argent liquide. — Quand il a payé son terme, son tailleur, le restaurant, il lui reste chaque mois cent cinquante francs d'argent liquide.

— Et qu'est-ce qu'il en fait, de cet argent liquide ?

— Il le boit.

Chez le Roi des Roi d'Ethiopie, par Henri Rebeaud.

Un joli volume in-8 cour. comprenant 34 photos inédites en hors-texte. Editions Victor Attinger, Neuchâtel.

Seul Etat du continent africain qui ait su protéger son indépendance contre les convoitises des puissances coloniales, l'Empire d'Ethiopie a conservé, dans l'isolement de ses hauts plateaux, une originalité puissante. Il est gouverné par une dynastie trois fois millénaire, issue des amours légendaires du roi Salomon et de la reine de Saba.

Faisant partie d'une mission suisse, M. Rebeaud a séjourné trois ans là-bas.

Les nombreuses illustrations inédites ont reproduites d'après les photos prises par l'auteur lui-même ou ses camarades de mission. Elles ajoutent au charme si puissant de l'ouvrage.

Avez-vous acheté

l'Almanach du Conteur

pour 1934.

C'est la dernière heure qui sonne pour vous le procurer à l'épicerie de votre village.

Le voyageur...

Qu'il pleuve ou vente,
Toujours il chante
Le refrain bien connu
Du « DIABLERETS » les vertus.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.